

J'ÉTAIS figé devant lui, et il me faisait face debout, nu-tête, le dos à la fenêtre, à contre-jour avec sa haute taille, sa carrure, une ombre immense, imposante, gigantesque, inquiétante : de Gaulle, le général de Gaulle, l'homme qui avait dit non au moment où la nation écrasée demandait grâce, le seul qui avait osé se rebeller, lui, un militaire passé à l'étranger, qui avait lutté des années avant de gagner, était rentré victorieux et arrogant à la tête du gouvernement puis s'en était allé sur un mouvement d'orgueil et attendait qu'on vînt le rechercher. Nous étions le 6 juillet 1955, un mercredi, j'ai retrouvé la date dans mes carnets.

Il passait tous les quinze jours à Paris, voyait les uns, les autres, quelques fidèles. Aucune raison d'en être, je ne l'avais jamais rencontré. Ouvrier de la dernière heure ou presque, je m'étais rangé sous ses ordres en 1943, et il ne nous avait jamais adressé le moindre signe. Douze ans après, j'étais convoqué par son aide de camp, tiens, pourquoi ? Parce que j'écrivais des livres, *la Vallée heureuse* pour commencer, en 1946, que je lui envoyais parce que je l'admirais et que j'aurais voulu l'aimer, eh ! oui, on a de ces illusions. Il me répondait, nous étions presque en relations suivies. A chaque livre un mot de lui, deux pages, dix lignes par page, de sa fine écriture couchée, moulée, coulée, sans rature. Et pas des banalités. Ah ! ah ! lui qui n'était pas prodigue de compliments me disait que j'avais du talent. Tout de même, semblait-il, on devinait chez lui une tendance gendelette, hôtel de Massa ou Académie : il avait écrit lui aussi avant la guerre. Des livres que personne n'achetait, surtout pas les militaires, et qu'on venait de rééditer, des livres pas drôles du tout, il me sentait peut-être

proche de lui parce que j'étais un ancien officier, le clan, la famille, la tribu, l'épée, le confrère de plume. Là, devant lui, comme tant de fois j'aurais voulu être, il m'avait lancé de sa voix rude et sourde : « Je vous écoute... » Et avait reculé. Lui qui parlait tout le temps, cette fois ne disait rien. Et moi rien à lui dire, désarçonné. J'y avais bien pensé, ça ne venait pas, je croyais qu'il m'aurait interrogé. La hiérarchie de l'armée s'adoucît parfois, se fane, s'efface mais ne s'éteint jamais : il était général, et quel général, quel homme ! moi simple colonel en congé. Allez, gros malin, il t'a appelé, vas-y, n'importe quoi comme les autres, il veut savoir ce que tu as sur le cœur, qui sait ? Qu'est-ce que tu risques ? Suppose qu'il revienne au pouvoir, on ne peut jurer de rien, imbécile ! Flatte-le.

L'ombre démesurée me fixait derrière des verres ronds brouillés, opaques, comme ceux qu'avec une monture de cauchemar l'ophtalmo vous colle sur le nez, et semblait m'examiner sans ciller, impitoyablement, dans la pièce nue ou presque où nous étions : un bureau de fonctionnaire sans rien, une lampe et un téléphone, un siège ou deux, peut-être quelques gravures aux murs. Plus tard, j'apprendrai qu'il venait d'être opéré de la cataracte. Pour lui aussi j'étais une ombre.

Dix ans s'étaient écoulés depuis la fin de la guerre, on commençait à l'oublier, il n'intéressait déjà plus grand monde, combien de Français croyaient encore en lui ? J'avais écrit un nouveau livre qui allait paraître chez Gallimard, il faisait beau, c'était l'été, un vent de bonheur soufflait. J'habitais un hameau non loin de Versailles, une bicoque retapée grâce à l'argent économisé sur ma solde d'Indochine, j'avais de la chance d'avoir eu une pièce jouée par Pierre Fresnay à la Michodière pendant trois mois, je venais d'acheter une garçonnière à Paris dans un immeuble neuf au-dessus de la villa Montmorency, en plein ciel, et puis, sacré gaillard, j'avais passé l'hiver dans une sorte de folie et d'agitation. J'avais traversé le Sahara d'Ouar-gla à Djanet pour *Paris-Match* avec la Légion, un général était venu me chercher à Tamanrasset pour me conduire à Gao, à Bamako et à Dakar, après quoi j'avais couru à Rome derrière une femme et je me trouvais devant de Gaulle immense et glorieux. A contre-jour. Allons-y.

Puisque nous étions entre soldats, je choisis de lui dire pourquoi je n'étais pas comme les autres et donc, me

rapprochais de lui. Officier d'une armée dont on se méfiait, l'armée d'Afrique qui avait servi Pétain, j'avais, en Indochine, après la guerre, quitté un corps expéditionnaire qu'il avait lui-même envoyé là-bas, et, du coup, l'armée de la nation. Je n'étais plus d'accord. Il le savait puisqu'il avait lu le livre que j'avais consacré à mon séjour en Extrême-Orient. Il m'avait écrit : « ... *cela se passe où tout se décide, sur les champs de bataille d'Asie.* » Ça m'avait rappelé quelque chose. Mon Malraux. Il avait aussi ajouté que mon livre l'avait ému, qu'il me remerciait de « *l'avoir écrit* ». Oh ! Oh !...

Là, je plongeai. Il me semblait que le problème d'un officier de carrière qui, après avoir combattu, quittait les rangs pour des raisons comme les miennes, ne pouvait pas le laisser indifférent. A la colonie, on torturait systématiquement les suspects, on grillait les villages au napalm, on zigouillait tout ce qui bougeait, paysans, femmes, enfants, buffles, on disait à ceux qui étaient chargés de la besogne : « Vous allez me traiter ça... » On traitait. L'Indochine n'était pas une colonie comme les autres parce qu'elle touchait à l'empire communiste et qu'on y avait des intérêts. Dans quelle colonie n'a-t-on pas d'intérêts ? Ces gens-là ne voulaient pas de nous, sauf ceux qu'on payait pour nous servir, et les prévaricateurs ne manquaient pas.

Je dis à de Gaulle qu'après avoir combattu les nazis, je n'avais pas supporté que nous nous conduisions comme eux. Là, j'avoue que j'y allais un peu fort. Un officier n'était-il pas dans l'armée pour obéir ? Pouvait-il se poser des questions de ce genre-là ? Je laissai entendre que, sous ses ordres à lui, de Gaulle, de telles erreurs ne se seraient pas produites, pas de cette façon-là en tout cas. Tout juste si je n'accablai pas l'amiral Thierry d'Argenlieu, son homme lige, qu'il avait nommé à la tête de l'Indochine. Dans l'armée, comme tout était question de caractère et d'humeur, il le savait mieux que moi. Pas un instant je ne pensai qu'un rebelle n'aimait probablement pas les rebelles, voulait être seul et obéi. Surtout obéi. Je lui dis aussi qu'en Grande-Bretagne où nous l'avions rejoint, nous avions subi de dures pertes, cruelles même, dans nos bombardements de nuit sur l'Allemagne, on aurait été heureux qu'il vienne nous saluer parce qu'on se sentait par moments orphelins et que Pétain nous avait fait avaler trop de couleuvres. Je disais ça comme en rêve, comme dans le vide, à

une ombre dardant sur moi des yeux mécaniques, aveugles. Et pourquoi, à quel titre ? Né illégitime, descendant de petits colons d'Algérie, ancien séminariste, ancien officier de tirailleurs avant l'aviation, même pas saint-cyrien, divorcé (ce qui était mal vu chez les de Gaulle) et cherchant désespérément une compagne pour la vie, une reine Guenièvre, une amoureuse (ce qui ne l'intéressait pas), autrement dit, je n'étais rien, moins que rien. Peut-être un chevalier errant à son commencement.

L'esprit ailleurs, je me demandai ce que je faisais là et marquai un temps d'arrêt. Ah ! si, encore quelque chose : l'Algérie. Sur ce qui se passait en Algérie où, depuis près d'un an, la rébellion d'Indochine avait gagné, j'aurais pu parler puisque j'étais de là-bas et que j'y avais les miens et beaucoup de tombes. Sur ce point-là, je m'en rapportais à Camus, de là-bas comme moi, fils d'un commis de ferme du Constantinois tué en Quatorze et d'une mère espagnole qui ne savait ni lire ni écrire, lui, c'était l'auteur de *l'Etranger* et de *la Peste*, gourou, frère, maître bien-aimé, directeur de conscience. Et là, soudain, je fis silence, et ne prononçai plus un mot. Et sans doute n'attendait-il rien de plus, sinon peut-être un compliment majeur, l'expression d'un attachement définitif, une obéissance absolue, que j'aurais dû formuler et qui ne vint pas.

Quand, le menton levé, il conclut que j'en avais fini, de Gaulle me tendit une main d'évêque, une main de cardinal en congé, et son ombre parut se rapprocher : « Il faut que vous voyiez Malrôôô... » « Malraux ? » dis-je, croyant avoir mal entendu. Il hocha la tête, répéta : « Malrôôô. » Je m'inclinai, tournai les talons et m'en fus. A Bonneval, l'aide de camp, je lançai en sortant, avec un geste incertain : « Le Général m'a dit : " Il faut que vous voyiez Malraux." » Bonneval ne répondit rien. Il sourit. Nous nous quittâmes. Je m'en allai reprendre ma 2 CV quelque part. En 1955, on n'avait pas encore de peine à se ranger. Tout cela ne me disait plus grand-chose. Sur le moment, j'étais resté pensif, un peu décontenancé. On m'aurait dit que, plus tard, je m'en souviendrais, cela m'eût étonné, tout cela me paraissait bizarre, sans grande conséquence.

\*  
\*\*